

## Lecture analytique n°2

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, 1958

1 Depuis que son train avait passé les faubourgs et les fumées de Charleville, il semblait à  
l'aspirant Grange que la laideur du monde se dissipait : il s'aperçut qu'il n'y avait plus en vue une  
seule maison. Le train, qui suivait la rivière lente, s'était enfoncé d'abord entre de médiocres  
épaulements de collines couverts de fougères et d'ajoncs. Puis, à chaque coude de la rivière, la  
5 vallée s'était creusée, pendant que le ferraillement du train dans la solitude rebondissait contre les  
falaises, et qu'un vent cru, déjà coupant dans la fin d'après-midi d'automne, lui lavait le visage quand  
il passait la tête par la portière. La voie changeait de rive capricieusement, passait la Meuse sur des  
ponts faits d'une seule travée de poutrages de fer, s'enfonçait par instants dans un bref tunnel à  
10 travers le col d'un méandre. Quand la vallée reparaisait, toute étincelante de trembles sous la  
Meuse semblait plus lente et plus sombre, comme si elle eût coulé sur un lit de feuilles pourries. Le  
train était vide ; on eût dit qu'il desservait ces solitudes pour le seul plaisir de courir dans le soir frais,  
entre les versants de forêts jaunes qui mordaient de plus en plus haut sur le bleu très pur de l'après-  
15 midi d'octobre ; le long de la rivière, les arbres dégageaient seulement un étroit ruban de prairie,  
aussi nette qu'une pelouse anglaise. « C'est un train pour le *Domaine d'Arnheim* », pensa l'aspirant,  
grand lecteur d'Edgar Poe, et, allumant une cigarette, il renversa la tête contre le capiton de serge  
pour suivre du regard très haut au-dessus de lui la crête des falaises chevelues qui se profilaient en  
gloire contre le soleil bas. Dans les échappées de vue des gorges affluentes, les lointains feuillus se  
20 perdaient derrière le bleu cendré de la fumée de cigare ; on sentait que la terre ici crépelait sous  
cette forêt drue et noueuse aussi naturellement qu'une tête de nègre. Pourtant la laideur ne se  
laissait pas complètement oublier : de temps en temps le train stoppait dans de lépreuses petites  
gardes, couleur de minerai de fer, qui s'accrochaient en remblai entre la rivière et la falaise ; contre le  
bleu de guerre des vitres déjà délavé, des soldats en kaki somnolaient assis à califourchon sur les  
25 chariots de la poste - puis la vallée verte devenait un instant comme teigneuse : on dépassait de  
lugubres maisons jaunes, taillées dans l'ocre, qui semblaient secouer sur la verdure tout autour la  
poussière des carrières à plâtre - et, quand l'œil désenchanté revenait vers la Meuse, il discernait  
maintenant de place en place les petites casemates toutes fraîches de brique et de béton, d'un travail  
pauvre, et le long de berge les réseaux de barbelés où une crue de la rivière avait pendu des fanes  
30 de terre écorchée, son abandon de terrain vague, déshonoraient déjà ce canton encore intact de la  
Gaule chevelue.

Julien Gracq, *Un balcon en forêt*, incipit, 1958